

Grammaticalisation et évolution des systèmes grammaticaux

In: Langue française. N°130, 2001. pp. 33-41.

Abstract

Christiane Marchello-Nizia : Grammaticalisation et évolution des systèmes grammaticaux

"Grammaticalization" is defined as the formation of grammatical elements out of lexical units, and the creation of new paradigms. This paper wants to attract attention to a third type of changes, on a more abstract level: the changes which modify the system of distinctions and oppositions on which the paradigms of the language, its grammar, are founded. The author analyzes three changes which have occurred in French from the end of the twelfth century to the sixteenth century: the reorganization of the system of the demonstratives, the replacement of *moult* by *beaucoup* and *très*, and the introduction of new forms in the paradigm of the indefinites. She proposes to explain these changes by the hypothesis that they reflect the introduction in French of a formal and paradigmatic difference between units of first level (nouns, pronouns, verbs) and units of second level (adjectives, determiners, adverbs).

Citer ce document / Cite this document :

Marchello-Nizia Christiane. Grammaticalisation et évolution des systèmes grammaticaux. In: Langue française. N°130, 2001. pp. 33-41.

doi : 10.3406/lfr.2001.1025

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lfr_0023-8368_2001_num_130_1_1025

GRAMMATICALISATION ET ÉVOLUTION DES SYSTÈMES GRAMMATICAUX

Grammaticalisation ou types de grammaticalisation ?

La tâche de la linguistique historique est la recherche des régularités à travers la multitude et la diversité des changements qui se produisent dans les langues. Toutes les langues changent, on ne connaît pas d'exception ; de cet universel empirique, on peut induire qu'il s'agit d'un caractère propre non à telle ou telle langue, mais aux langues en général, et donc peut-être au langage lui-même. La mise au jour des régularités permet de formuler des lois d'évolution des langues et des systèmes linguistiques, et de mieux comprendre le fonctionnement de la faculté de langage.

Nous nous situerons ici dans la perspective dite de la « grammaticalisation ». Au cours des deux dernières décennies, c'est certainement dans ce cadre théorique que les acquis les plus considérables ont été obtenus concernant le changement linguistique, et cela a permis à la linguistique historique de se constituer à nouveau en champ propre, alors que le changement n'était plus considéré que comme une modalité particulière, et annexe, de la diversité constitutive des langues.

L'essentiel des recherches effectuées dans ce cadre concerne d'une part le processus d'apparition, de naissance, de nouvelles formes ou constructions dans les langues du monde, et d'autre part les régularités repérables dans ce processus (changement par étapes, affaiblissement du sens lexical et développement des valeurs grammaticales, processus métaphorique ou métonymique, etc.) (Voir Heine *et al.* 1991, Hopper et Traugott 1993, Traugott et Heine 1991).

Mais de fait cette approche est également concernée par un second type de création, celle de nouveaux paradigmes (par exemple l'introduction dans le système d'une langue du paradigme des « articles » ou déterminants défini et indéfini, comme cela s'est fait dans les langues romanes, et commence semble-t-il à se faire en finnois) ; ainsi par exemple les travaux de Bybee (1985) et Bybee, Perkins et Pagliuca (1994) sur l'expression grammaticalisée des modes, temps et aspects, traitent de la constitution de paradigmes, et non simplement de formes. Ce type de changement ne concerne plus seulement des formes s'intégrant à un paradigme existant : il participe de la réorganisation du système entier ou d'un module du système.

Nous voulons ici reconsidérer les processus de grammaticalisation dans leur rapport à l'évolution des systèmes grammaticaux. Nous mettrons en évidence le fait qu'il

existe un troisième type de changements, à un niveau plus abstrait : les changements qui affectent le système même de distinctions et d'oppositions sur lequel sont fondés les paradigmes d'une langue, sa grammaire (par exemple, lorsqu'une distinction telle que « proximal/distal » cesse d'être exprimée par un morphème, ou lorsque la distinction « animé/inanimé » se fait à travers l'existence de paradigmes différents).

C'est ce dernier type de changements que nous désirons mettre en évidence ici, car ils sont moins immédiatement visibles que les premiers. Et l'hypothèse que l'on veut soutenir ici, c'est que ces changements-là sont à l'origine des modifications des premier et second types que nous venons d'évoquer – ils seraient donc, au moins dans certains cas, la source de phénomènes de grammaticalisation.

La question de la « cause » des changements linguistiques, et spécialement des grammaticalisations

Depuis quelque temps, et sous l'influence sans doute de la théorie des Principes et paramètres, on a recommencé à s'intéresser à l'en-deçà des phénomènes d'évolution, à ce qui fait qu'à un moment donné, dans une région du système, un changement se produit, en particulier par un processus de grammaticalisation. Des réponses ont été trouvées à l'extérieur du système : le contact des langues pouvait faire que telle catégorie, telle construction présente dans une langue était intégrée au système d'une langue voisine qui ne la possédait pas. D'autres voient à l'origine des changements une cause pragmatique : la fonction communicative ou expressive du langage (voir Hopper et Traugott 1993 : chap. 7, 8 et 9 en particulier).

Mais dans bien des cas une telle cause externe est exclue : d'où vient la mutation apparue ? Et même lorsqu'on se trouve devant un fait d'emprunt ou d'expressivité, c'est que cette nouvelle forme ou construction n'est pas contradictoire avec la grammaire préexistante. La recherche de « causes » internes n'est donc pas totalement non pertinente.

De ce point de vue, notre hypothèse permettra de reposer la question finalement assez peu débattue dans les études sur le changement linguistique : celle de l'obsolescence, de la disparition de formes ou constructions, ou même de paradigmes. Comment se fait-il qu'à un moment donné une unité disparaisse, sorte de la grammaire, ou bien soit remplacée par une nouvelle unité remplissant ses fonctions ? (voir Lightfoot 1991, et la discussion de Hopper et Traugott 1993 : 204-209). À quoi l'on ajoutera une dernière question, que notre hypothèse permettra peut-être d'éclairer partiellement : pourquoi un système grammatical accepte-t-il telle nouvelle unité ou construction ? N'importe quelle autre unité aurait-elle pu apparaître ?

Ces questions sont bien celles que pose et veut résoudre la théorie des Principes et paramètres ; et de ce point de vue on s'accordera avec D. Lightfoot (1991 : « Obsolescence must be due to a structural "knock-on effect"... »), alors que pour Hopper et Traugott (1993) la disparition d'une forme ne s'explique que par la perte de sa pertinence communicative. Mais dans le cadre des Principes et paramètres, et dans les termes où la question est posée, elle ne concerne qu'un petit nombre de phénomènes, essentiellement syntaxiques. Enfin, cette démarche met sur le même plan variation géographique et variation chronologique – ce qui ne permet pas de rendre

compte de la généalogie d'un système. Or ce qui nous intéresse au contraire, ce sont les contraintes générées par la forme d'un système à un moment donné, c'est la façon dont à partir d'un système donné, certains changements peuvent être engendrés et pas d'autres.

On examinera ici, en les mettant en rapport les uns avec les autres, plusieurs changements qu'a subis le français entre 1200 et 1600, et dont on peut rendre compte en faisant l'hypothèse qu'ils se ramènent tous à l'instauration d'une différence formelle et paradigmatique entre unités de premier niveau et unités de second niveau.

Prenons en exemple l'un des cas que nous développerons dans la suite. Que *beaucoup* ait remplacé *moult* en français entre le 14^e et le 16^e s., c'est un cas de grammaticalisation canonique : on « emprunte » au lexique (en l'occurrence, l'expression « beau coup ») une expression ou un mot destiné à remplacer une unité qui devient obsolète. On peut s'en tenir là.

Mais si on examine le phénomène dans son ensemble, on constate qu'en fait ce sont deux formes, *beaucoup* et *très*, et non une, qui ont remplacé le seul morphème *moult* ; que ce changement s'est produit à une époque précise ; et qu'en outre il a lieu seulement en français. Par ailleurs, d'autres changements, également propres au français, se produisent à la même époque. L'idée naît alors qu'il y a peut-être un lien entre tous ces phénomènes, ou du moins entre certains d'entre eux. Plusieurs changements, apparemment aléatoires et indépendants les uns des autres, affectant divers micro-systèmes de la langue à un moment donné bien précis, ne répondraient-ils pas tous à un même type de modification du système ?

C'est de cette façon qu'on expliquera plusieurs cas précis de changement, qui se sont produits en français entre la fin du 12^e s. et le 16^e s., et qui ont toujours été jusqu'ici considérés par les historiens de la langue comme indépendants les uns des autres.

Il s'agit du bouleversement du système des démonstratifs français d'une part, de l'abandon de l'intensifieur-quantifieur *moult* au profit de *très-beaucoup* d'autre part, de la création de *chaque* à côté de *chascun*, de *quelqu'un* à côté de *quelque*, de *des* à côté de *un*. Nous montrerons que tous ces changements à peu près contemporains, que l'on a pu étudier indépendamment les uns des autres (Marchello-Nizia 1995 ; Marchello-Nizia 1999 ; Marchello-Nizia 2000), prennent sens dans le cadre de l'hypothèse formulée plus haut : l'extension d'une même distinction, celle entre unités de premier niveau (nom, pronom, verbe) et unités de second niveau (adjectifs, déterminants, adverbes). Ainsi on voit se généraliser dans le système grammatical du français, plus encore que dans les autres langues romanes, une hiérarchie entre niveaux que ne connaissait pas le latin, et qui concernait jusque là l'analyse syntaxique.

Le cas des démonstratifs : une surprenante réorganisation

Le premier phénomène que nous examinerons est celui de la réorganisation du système des démonstratifs en français. Si l'on s'était intéressé à ce fait, c'est pour trois raisons : à cause de l'importance du changement qui conduit à réformer totalement le système des démonstratifs, à cause de la nécessité de mettre au jour la chronologie complexe des étapes du processus qui s'est étendu sur trois siècles, et parce que le

français est la seule des langues romanes à avoir connu un tel bouleversement du système des déictiques. Cette « excentricité » du fonctionnement diachronique de notre langue avait depuis longtemps attiré l'attention des grammairiens, philologues et linguistes : innombrables sont les études consacrées à ce phénomène depuis les premières années du 20^e s.

On rappellera ici les principales étapes. Le premier élément qui initie la série des changements, c'est l'apparition, à des dates plus ou moins anciennes dans les différents dialectes mais de toute façon autour de 1200, d'une nouvelle forme, *ces*.

Cette forme a été mal interprétée pendant longtemps, parce que la seule « explication » possible des changements linguistiques semblait alors devoir être phonétique : toute la philologie, et donc la linguistique naissante, se sont en effet fondées sur la découverte de l'existence de « lois phonétiques ». On a donc interprété cette nouvelle forme comme le résultat d'une nouvelle prononciation d'une forme existante, *cez*, dont l'affriquée finale [ts] notée par -z se serait simplifiée en [s] noté -s. Or depuis A. Dees (1971 : chap. III) a montré que cette forme était (également ?) le résultat de l'évolution phonétique de l'autre forme de démonstratif existante alors, complémentaire de *cez* : *cels*. *Cez* était un déictique proximal et énonciatif, *cels* un démonstratif distal : ils s'opposaient donc pour le sens. Dees a montré que les régions qui ne connaissaient pas la réduction de -ls final à -s dans les déterminants combinés aux prépositions *à* et *de* (à savoir *a + les > als > as*, et *de + les > dels > des*) ne possédaient pas non plus *ces*. La nouvelle forme *ces* était donc à inclure dans une évolution plus générale, celle du paradigme des déterminants.

Mais ce qui importe, c'est que le résultat, *ces*, est une forme ambiguë du point de vue de la déixis : bien des emplois dans les textes médiévaux montrent que cette nouvelle forme peut remplacer aussi bien *cez*, proximal, que *cels*, distal ou anaphorique. Dès le début du XII^e siècle, dans des vers formules, se produit parfois dans l'emploi des déterminants démonstratifs une alternance entre les deux paradigmes distal et proximal, que l'on peut interpréter comme la trace ou le début d'une neutralisation de cette distinction sémantique : ainsi dans *La Chanson de Roland* :

Luisent cil elme as perres d'or gemmees,

« Luisent-ils ces-distal-sujet heaumes-sujet avec-les pierres dans-l'or serties »

E cil escuz e cez bronies sasfrees.

« Et ces-distal-sujet boucliers et ces-proximal cotes-de-mailles ornées-d'or »

(*Roland*, v.1452-53 : « Les heaumes brillent avec leurs pierres serties dans l'or, et les boucliers et les cotes de mailles ornées de mailles d'or »)

Et ce qui pour notre hypothèse est plus important encore, c'est que dans les régions qui connaissent *ces*, une nouvelle forme apparaît bientôt, pour le masculin singulier : *ce*, également substituable à *cest* (proximal), et à *cel* (distal ou anaphorique). Cette seconde étape confirme que le changement en cours est à considérer non comme le simple résultat d'une évolution phonétique attendue, mais comme la création d'un nouveau paradigme, puisque cette nouvelle forme *ce* est totalement analogique, selon la proportion *le, les / ce, ces*. Précisons que s'il existe par ailleurs un pronom neutre *ce*, il ne peut être confondu avec la nouvelle forme de déterminant masculin, car lui est tonique alors que la nouvelle forme est atone.

Ainsi se trouve créée au 13^e s. une nouvelle série de démonstratifs, courte et incomplète, à laquelle on adjoindra plus tard *ceste>cette* et *cest>cet* (du paradigme

en -st). Qu'a donc de spécifique ce nouveau paradigme ? Essentiellement, d'être un paradigme de déictiques uniquement déterminants. Jusque là en effet, comme en latin, les formes de démonstratifs étaient employées aussi bien comme pronoms que comme déterminants – même si certaines d'entre elles étaient déjà plus employées avec l'une ou l'autre valeur.

La troisième étape, ce sera l'apparition du suffixe -*ci* ou -*la* pour rétablir l'opposition sémantique effacée : cela se fait assez vite, vers la fin du 13^e s. Cette « grammaticalisation » des deux adverbes déictiques montre bien que le sens du changement n'était pas de neutraliser l'opposition sémantique entre les deux paradigmes, et qu'il est à chercher ailleurs.

Mais ce qui confirme notre hypothèse, c'est la suite de l'évolution. En effet, en ancien français, les deux paradigmes de démonstratifs, celui en -*l* (*cil*, *cel*, *celui*, *cele*...) et celui en -*st* (*cist*, *cest*, *ceste*,...) comportaient au total 28 formes : dans chacun des deux paradigmes, trois formes pour le masculin singulier, deux pour le masculin pluriel, deux pour le féminin singulier, une pour le féminin pluriel, comme le montre le tableau ci-dessous ; et chacune des formes pouvait, au moins en théorie, être préfixée en *i-* comme forme d'insistance, marquant la focalisation. Toutes ces formes pouvaient, en théorie, être pronoms.

Démonstratifs déterminants et pronoms en AF (12 ^e -13 ^e s.)			
	Singulier		Pluriel
Masculin NB : Toutes les formes peuvent être préfixées en - <i>i</i> : <i>icil</i> , <i>icist</i> .	CS	<i>cil</i> / <i>cist</i>	CS <i>cil</i> / <i>cist</i>
	CR 1	<i>cel</i> / <i>cest</i>	CR <i>cels</i> , <i>ceus/cez</i>
	CR 2	<i>celui</i> / <i>cestui</i>	
	NB : Au 13 ^e s. : CR 1 et CR 2 : <i>ce</i> uniquement déterminant		NB – Fin 12 ^e s. : CR : <i>ces</i> Uniquement déterminant
Féminin de même : <i>icele</i> , <i>iceste</i> .	CS et CR 1 <i>cele</i> / <i>ceste</i>		Celes / cestes / cez
	CR 2	<i>celi</i> / <i>cesti</i>	NB : Fin 12 ^e s. : <i>ces</i>

De toutes ces formes potentiellement pronoms, dans le passage au français moderne, qui se fait entre le 14^e et le 16^e s., seules quatre formes survivent : *celui*, *ceux*, *celle*, *celles*. Sans entrer dans le détail de ma démonstration, j'ai montré (Marchello-Nizia 1995 : chap. 5) que ce qui avait servi de « modèle » en cette occurrence, c'était le paradigme des pronoms personnels toniques qui venait, depuis 1400 environ, d'évoluer et de se réduire aux formes *lui*, *eux*, *elle*, *elles* (Zink 1997 ; Marchello-Nizia 1997(1979) : 226-250). En effet, un autre point d'évolution, celle des deux formes *cil* et *cist*, montre que le rapport *cil/il* existait bel et bien.

Il ne s'agit pas de dénier toute importance au plan de la phonétique. Mais il est important de voir en quoi le système ancien est différent du système moderne, car c'est là qu'on peut trouver l'interprétation du phénomène. Ce qui a disparu dans ce bouleversement du système des démonstratifs, ce n'est pas l'opposition sémantique, qui a été rétablie par le biais de la grammaticalisation du couple suffixal *ci/la* ; le seul trait qui ait totalement disparu, c'est un trait morpho-syntaxique : la possibilité pour ces formes d'être aussi bien déterminants que pronoms.

On délimite ainsi une période qui va de la fin du 12^e s., date de l'apparition de *ces* dans certains dialectes du Nord de la France, au milieu du 15^e siècle, date à laquelle le système moderne commence à fonctionner dans certains textes. Jusqu'à la fin du 12^e s., l'ancien français possédait, à l'exemple du latin et des autres langues romanes, un système de déictiques-anaphoriques où ce qui primait était l'opposition sémantico-pragmatique, et où n'existait pas la distinction entre le pronom, constituant syntaxique de niveau supérieur, et le déterminant, constituant de niveau inférieur. À la fin du 12^e s., une évolution capitale commence, qui va bouleverser tout le système, et qui conduit à introduire d'abord un paradigme de formes spécifiquement déterminants, puis à conserver parmi les formes existantes seulement un petit nombre d'entre elles pour en composer un paradigme de pronoms complémentaire du précédent ; ces formes seules conservées seront dès lors uniquement pronoms, et ce sont celles dont la forme est apparentée à celle des pronoms personnels toniques de 3^e personne.

Comme on le voit, on inverse ici la hiérarchie des causes habituellement reconnues : ce n'est plus l'arasement phonétique qui guide l'évolution, mais un mouvement du système grammatical lui-même, qui tend à distinguer nettement entre deux types d'éléments de même sens, l'un, le pronom, constitutif de la phrase, l'autre, le déterminant, constitutif du syntagme, c'est-à-dire de l'unité de rang inférieur.

Le cas du remplacement de *moult* par *beaucoup* et *très*

Un autre fait de changement, moins étudié mais non moins important, et qui sépare également le français des autres langues romanes, est le bouleversement du système des intensifieurs-quantifieurs exprimant le haut degré ou la grande quantité. Entre le 12^e et le 16^e siècle, une série de modifications ont eu lieu, qui ont conduit à abandonner (presque) totalement un morphème hérité du latin et commun jusque là, sous une forme ou une autre, à presque toutes les langues romanes à l'exception du sarde (port. *muito, muita* ; esp. *muy, mucho, muchos, muchas* ; catalan *molt, molts, molta, moltes* ; occitan ancien *molt/mult, mots, molta, moltas* ; italien *molto, molti, molta, molte* ; roumain *mult*).

Toutes les langues romanes qui connaissaient ces formes, à l'exception du français, les ont conservées. Pourquoi *moult* a-t-il cessé d'être employé en français ?

Les phonéticiens ont voulu expliquer cette disparition par le fait que cet adverbe se prononçait [mu] devant consonne, et que cette homonymie avec l'adjectif « *mou* » pouvait être gênante. Cet argument ne tient pas : en quoi, dans quel type de contexte, cet adverbe d'intensité aurait-il pu prêter à confusion ou à ambiguïté ? Par ailleurs, devant voyelle, le -t final était certainement articulé.

Claude Buridant, dans sa *Nouvelle grammaire de l'ancien français* (2000:169-171), reprend une explication d'une autre nature, qu'il avait déjà proposée (1987, 1992) : l'ordre des éléments constitutifs des énoncés ayant changé entre l'ancien et le moyen français, et la phrase étant désormais structurée non plus informationnellement, en Thème-Verbe, mais syntaxiquement, en Sujet-Verbe, l'adverbe *moult* qui en ancien français se trouvait en tête d'énoncé dans une forte proportion de ses emplois, cessait de pouvoir occuper cette position. Perdant cette position, qui lui donnait le statut

d'adverbe portant sur l'ensemble du syntagme verbal (Verbe + Attribut, Verbe + Objet), il devait dès lors porter strictement sur un terme de l'énoncé, devant lequel il lui fallait se placer. Sa valeur et sa position ayant ainsi changé, *moult* se trouvait fragilisé.

On peut d'emblée objecter à cette analyse que d'une part depuis longtemps *moult* avait la possibilité de se placer directement devant le terme sur lequel il portait si ce n'était pas le verbe, ou après le verbe s'il l'intensifiait :

...une chapele Petite, mes ele est mout bele. (Chrétien de Troyes, Yvain, v. 392)

Mout iriez et mout dolanz sui (Yvain, v.3904)

« Très malheureux et très déçu suis-je »

Et si me plot mout tote voie / Ce que je vi (Yvain, v.1559)

« Et cependant me plut-il beaucoup toutefois ce que je vis »

D'autre part d'autres adverbes, moins fréquents il est vrai, utilisés dans les mêmes conditions, ont cependant perduré (*tant, peu*).

Pour pouvoir interpréter le phénomène, il faut, pensons-nous, considérer le résultat auquel a conduit le changement, c'est-à-dire la forme du système grammatical après cette évolution. Ce qui frappe tout d'abord, c'est qu'on a remplacé le morphème *moult* non par un seul terme, mais par deux, *beaucoup* et *très*. Or ce qui distingue ces deux morphèmes, ce n'est pas leur valeur sémantique, c'est la nature du terme sur lequel ils portent : *beaucoup* quantifie les noms, intensifie les verbes ; *très* porte, lui, sur les adjectifs et les adverbes (sauf les adverbes de quantité : *beaucoup plus/moins...*).

Rapprochons cette évolution de la précédente : dans les deux cas, il s'agit de marquer morphologiquement la différence entre les parties du discours de premier niveau, noms et verbes, pronoms, et celles de niveau inférieur, les adjectifs ou déterminants et les adverbes.

De toutes les autres langues romanes, une seule a opéré également cette distinction, mais moins radicalement : c'est l'espagnol, qui a utilisé une distinction à l'origine phonétique (*mult-* évoluant différemment devant consonne et voyelle, et aboutissant soit à *much-*, soit à *muy*), en la transformant en une distinction morphosyntaxique, *muy* portant sur les adjectifs et les adverbes, *mucho* étant, lui, incident au nom et au verbe. Les autres opposent en général une forme adverbiale, invariable, à une forme variable pour le quantifieur, qui se construit avec *de* chaque fois que l'accord en genre et nombre est non visible (au masculin singulier) : ainsi par exemple *molta calor* / *molt de freit* en catalan.

Les indéfinis

Un autre phénomène de changement, contemporain des deux précédents, est également explicable par cette différenciation. Il s'agit de l'introduction dans le paradigme des indéfinis de nouvelles formes, ou tout au moins de formes qui, bien qu'attestées parfois depuis deux ou trois siècles, ne s'étaient pas jusque là véritablement « paradigmatiques ».

C'est le cas de *chaque*. En ancien français, *chascun* est tout aussi bien pronom que déterminant :

Chascuns ot lance roide et fort (Chrétien de Troyes, *Yvain*, v.816)
« Chacun-sujet avait une-lance droite et solide »

Si le fet chascun jor baignier (Chrétien de Troyes, *Yvain*, v.1883)
« Et le fait-il chaque jour baigner »

Cependant dans certains manuscrits du 13^e s. la forme de déterminant *chaque* apparaît parfois :

et Kex o li chasque nuit gist. (Chrétien de Troyes, *Charrette*, v.4818)
« Et Keu-sujet avec elle chaque nuit couche-il »

Le même phénomène se passe pour *quelque* et *quelqu'un*, qui se développent tous deux au 15^e s. seulement, alors que *quelqu'un* existait depuis le 13^e s. mais sans être régulièrement employé.

Enfin, c'est également au xv^e siècle que commence à être couramment employée dans un bon nombre de textes la forme du déterminant indéfini pluriel, *des*. En ancien français en effet, *un* n'a pas de pluriel ; ou plutôt, le pluriel (*uns*, *unes*) marque le duel (*unes chausses* « une paire de chausses ») ou le collectif (*uns degrez* « des marches, un escalier »).

Reconnaître la diversité des phénomènes de « grammaticalisation »

On espère avoir mis en évidence la pertinence de notre hypothèse, qui permet de relier par une même explication plusieurs phénomènes de changements qui autrement apparaîtraient dispersés et sans motif cohérent. Il ne s'agit pas pour autant d'affirmer que c'est la seule explication de ces changements. D'autres phénomènes contemporains, touchant en particulier à la contrainte pour les éléments dépendants d'une même tête d'être contigus à l'intérieur du syntagme, et à la contrainte pour le syntagme d'avoir une frontière de gauche perceptible, ont joué dans certains des processus examinés ici. Mais l'explication que nous proposons, une hiérarchisation des parties du discours, a l'avantage d'être plus générale, et de rendre compte de changements de diverses natures.

On proposera de voir dans ce phénomène une « grammaticalisation » de niveau plus abstrait, méta-paradigmatique, qui se produit au plan de la sémantique grammaticale.

On ne peut certes traiter de la même façon les trois types de phénomènes que nous avons distingués en commençant, par exemple l'apparition d'un adverbe de plus prenant place dans un paradigme déjà existant, ou bien l'apparition d'un nouveau paradigme, par exemple celui des « articles » dans les langues romanes, et l'introduction d'oppositions nouvelles réorganisant la grammaire comme celle que l'on vient de mettre au jour.

Nous pensons cependant que les trois types de changements que nous venons de distinguer peuvent être subsumés sous l'étiquette commune de « grammaticalisation ». Tous ces faits de changements ont en effet des points communs, tels que le caractère progressif de leur insertion dans le système, et leur unidirectionnalité.

Bibliographie

- BALDINGER, Kurt (1980), « Le remplacement de "moult" par "beaucoup" », *Du mot au texte (IIIe Coll. MF)*, Tübingen, G.Narr Verlag, pp. 57-87.
- BURIDANT, Claude (1987), « Les résidus de l'ordre OV en ancien français et leur effacement en moyen français », *Romania* 108, pp. 20-65.
- BURIDANT, Claude (1992), « L'évolution de l'ancien français vers le français contemporain », *Actes du XXe Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes*, t.III, pp. 27-49.
- BURIDANT, Claude (2000), *Grammaire nouvelle de l'ancien français*, Paris, SEDES.
- BYBEE, Joan L. (1985), *Morphology*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- BYBEE, Joan, PERKINS, Revere, et PAGLIUCA, William (1994), *The Evolution of Grammar*, Chicago, The University of Chicago Press.
- DEES, Antonij (1971), *Étude de l'évolution des démonstratifs en ancien et en moyen français*, Groningue, Wolters-Noordhoff Publishing.
- HEINE, Bernd, CLAUDI, Ulrike, et HÜNNEMEYER, Friederike (1991), *Grammaticalization, A Conceptual Framework*, Chicago, The University of Chicago Press.
- HOPPER, Paul J., et TRAUGOTT, Elizabeth Closs (1993), *Grammaticalization*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LAPESA, Rafael (1995, 8^e réimpression), *Historia de la lengua española*, Madrid, Gredos.
- LEHMANN, Christian (1982), *Thoughts on Grammaticalization*, Köln, Institut für Sprachwissenschaft, AKUP 48.
- LIGHTFOOT, David (1991), *How to Set Parameters: Arguments for Language Change*, Cambridge, The MIT Press.
- MARCELLO-NIZIA, Christiane (1995), *L'évolution du français : ordre des mots, démonstratifs, accent tonique*, Paris, A. Colin.
- MARCELLO-NIZIA, Christiane (1997/1979), *La langue française aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Nathan-Université.
- MARCELLO-NIZIA, Christiane (1999), *Le français en diachronie : douze siècles d'évolution*, Paris, Ophrys.
- MARCELLO-NIZIA, Christiane (2000), « Les grammaticalisations ont-elles une cause ? », *L'Information grammaticale* 67, pp. 3-9.
- MARCELLO-NIZIA, Christiane (à paraître en 2000), « Le tragique destin de *moult* en français », in *Actes du XXIIe Colloque International de Linguistique et Philologie Romane de Bruxelles*.
- MONSONEGO, Simone (1993), « Le développement des expressions indéfinies dans la prose narrative à la fin du Moyen Age : l'apport du *Jouvencel* (1460-66) », *ARBA 1 (Acta Romanica Basiliensia)*, pp. 189-200.
- TRAUGOTT, Elizabeth Closs, et HEINE, Bernd (1991), *Approaches to Grammaticalization* (2 vol.), Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- ZINK, Gaston (1997), *Morphosyntaxe du pronom personnel (non réfléchi) en moyen français (14^e-15^e siècles)*, Genève, Droz.